841.89
T721pv

TERRE A TERRE

POCHADES EN VERS

ET

CONTRE TOUS

(Extrait de "Coups d'Aile et Coups de Bec")

PAR

REMI TREMBLAY

MONTREAL

IMPRIMERIE GEBHARDT-BERTHIAUME, 30 RUE ST-GABRIEL

1888

S841.89
T721pv

TROISIÈME PARTIE

62121

841.89
T721pv

TROISIÈME PARTIE

TERRE-A-TERRE.

POCHADES

EN VERS ET CONTRE TOUS

C'EST LÉGER

AIR : *De l'échaude.*

Quand de près on examine
Le discours trop envergué,
Aussitôt on élimine
Le pathos trop prodigué.
Ça suinte la redondance,

On aurait pu l'abréger,
Mais, pour de la vraisemblance,
Il n'en faut pas exiger
Mettez ça dans la balance,
C'est léger, léger, léger, léger, léger;
C'est léger, léger,
C'est léger, bien léger.

Chacun dit : Quelle logique !
C'est un discours sérieux.
Mais pour peu qu'on le critique,
On n'y trouve que mots creux.
Dans sa crasseuse ignorance,
L'orateur croit nous juger;
Il ment avec assurance
Et ne fait que patauger.
Mettez-le dans la balance,
C'est léger, léger, léger, léger, léger;
C'est léger, léger,
C'est léger, bien léger.

Mousseau fait la propagande
Pour être élu député;
Il croit que la fée Urgande
Va lui donner un comté.
Des Castors la turbulence
Lui fait courir un danger,

Car malgré sa corpulence,
On pourrait le déloger.
Mettez-le dans la balance,
C'est léger, léger, léger, léger, léger ;
C'est léger, léger,
C'est léger, bien léger.

Il dit que ses adversaires,
Par les Castors suscités,
N'ont jamais été sincères
Et ne sont pas redoutés.
Froissé de cette insolence,
Décary, pour se venger,
Sur le gros Mousseau s'élance
Et jure de l'égorger.
Mettez-le dans la balance,
C'est léger, léger, léger, léger, léger ;
C'est léger, léger,
C'est léger, bien léger.

Montréal, 18 septembre 1883

RANTAMPLAN

Lorsque d'un vau.....deville immense
Rêvant de trou.....ver un sujet,
Je cherche un air.....pour une stance,
J'suis tout entier (*bis*) à mon projet.
Dès qu'on me four.....nit la matière,
Je chante et ri...me de travers.
Ah !
Je veux écri...re à ma manière
Et pour les goûts... (*bis*) les plus divers
Errant en plan... (*ter*) tant là grammaire
Moi j'ai les goûts... (*bis*) les plus divers.

Quand le gros Mou...sseau se démène,
Et que Déca...ry d'vient furieux,
Plus d'un écri...vain les malmène
Ou se fait mal... (*bis*) mener par eux.
Ah tu fus mé...connu nag ère,
O pauvre Cha...pleau, mais vraiment,
Ah !

La chasse, ora...teur vaut la guerre ;
Tu n'as qu'à ca... (*bis*) cher ton tourment
Errant en plan (*ter*) tant là galère,
Tu n'as qu'à ca (*bis*) cacher ton tourment.

Voyez l'*Eten...dard* qui fulmine
Et dit à Mer...cier : " Viens à nous,
" Car demain sau...tera la mine,
" Demain verra...(*bis*) ... bleus à g'noux.
" Déjà le tam*...bour bat la marche,
" Mais, dit la *Mi...nerve*, aussitôt :
Ah !
" Voyez Cauchon**...et la démarche
" Qu'il fit en fa... (*bis*) veur de Mousseau ;
" Errant en plan... (*ter*) ton hors de l'arche,
" On vit Cauchon... (*bis*) v'nir à Mousseau.

" J'ai trop été,...poursuit la vieille,
" Mère de vos... obscurs débuts,
" Et si je pus... faire merveille,
" Serait-ce en flan... (*bis*) quant aux rebuts,
" D'anciens servi...teurs bien utiles
" Qu'on leur dit :—Meur...tris ton vieux sein ?
Ah !

---

* Le *Temps*, journal libéral était alors publié.

** M. Cauchon, un ancien libéral du comté de Jacques-Cartier venait de se prononcer en faveur de M. Mousseau.

" Avec des pré...textes futiles,
" On vient oppo...(*bis*) ser mon dessein.
" Errant en plan... (*ter*) tons trop hostiles,
" Venez pour y... (*bis*) meurtrir mon sein.

Montréal, 25 septembre 1883.

LA LIZETTE DE "L'ETENDARD."

AIR : *O ma tendre Musette.*

O ma tendre Lisette,
Lisette à l'*Etendard*,
Toi qui dans la gazette
Sciais comme un *godendard*,
As-tu quitté la plume
Pour prendre le mousquet,
La varlope ou l'enclume ?
Que devient ton caquet ?

A ta vigueur de style
Quand tu t'abandonnais,
On devenait hostile
A ce que tu prônais.
Ta prose trop légère
Ecrasait le journal ;
A toi le grand vicaire
Préfèra *Juvénal.* *

* *Juvénal*, était le nom de plume de l'un des collaborateurs de l'*Etendard.*

Plein d'ardeur juvénile.
Ce jeune homme écrit bien ;
Admirateur servile
D'Alphonse le Prussien,
De la Sainte-Alliance
Et du vieux drapeau blanc,
Il voudrait voir en France
Acclamer le hulan. **

O, ma vieille Lisette,
Ramène les beaux jours
Viens rendre à ta gazette
Tes onctueux discours.
Dis-nous quelles prières
T'offrent le plus d'attraits,
De tes vertus austères
Cite nous quelques traits,

Moi j'admirais, Lisette,
Ton style original
Où perçait la disette
D'esprit. Le saint journal,
Pourvu qu'il nous endorme
D'un sommeil bien profond,
Peut négliger la forme
Aussi bien que le fond.

** Le roi Alphonse d'Espagne nommé récemment colonel de hulans venait d'être sifflé à Paris.

On siffle d'importance
Un hulan, faux Bourbon,
Mais, voulant à distance
Rendre le *faubourg bon*,
Juvénal, en furie,
Défend le roitelet,
Quand le peuple injurie
Bismark et son valet.

Cette grande colère
Nous laissera bien froids,
Car nous n'avons que faire
Du droit divin des rois.
Des groupes faméliques
Le cynisme éhonté
Sait investir les cliques
Du droit de royauté.

Du fond de leurs boutiques,
Prétendant gouverner,
Des farceurs politiques
Cherchent à nous berner.
Cette engeance flétrie
Veut, par d'obscurs détours,
Livrer notre patrie
Aux serres des vautours.

Montréal, 9 octobre 1883.

LE CASTOR.

AIR : *De l'orang-outang.*

Le grand rongeur d'Amérique
Qui grugeait dans Jacqu' Cartier,
Pris soudain d'une colique,
Vient de quitter son chantier.
Cet animal amphibie
Est, dit-on, près de sa mort ;
Il crève d'hydrophobie,
De dépit et de remord.
En voyant son malheureux sort,
On plaint le pauvre castor
Qu'à c'tort. (*bis*)
Hé ! n'le plaignez pas comm' ça
Il en relève (*bis*)
Hé ! n'le plaignez pas comm' ça
Il en relèvera.

Les pièces mal équarries
N'ont pu contenir le flot ;
Voilà pourquoi Descarries

Vient de plonger subito.
Pour bien construire une digue,
Il faut y mettre un peu d'art ;
On s'est montré trop prodigue
De sermons à l' *Etendard.*
Le peuple n'est pas un butor
Il n'aime pas le castor
Qu'à c'tort (*bis*)
Hé ! n'prêchez donc pas comm' ça
Ça vous enrhume (*bis*)
Hé ! n'prêchez donc pas comm' ça
Ça vous enrhumera.

Lorsque l'antique *Minerve*
Dit que votre or corrupteur
A, bien plus que votre verve,
Influencé l'électeur,
Je n'en crois rien. Vos scrupules
Sont là pour la démentir,
Et d'vos goussets minuscules
Onc argent n'a du sortir.
D'vous accuser on a tort :
Qu'on me montre le castor
Qu'à c'tor (*bis*)
Et qui voudrait l'gaspiller,
J'le fais empaille (*bis*)
Et qui voudrait l'gaspiller
Moi j'le fais empailler

Mousseau qu'avait un' peur bleue
De c't'animal tapageur,
Lui coupe sa rouge queue,
La truelle du rongeur.
—C'est un outil maçonnique,
Dit l'castor, passons nous en ;
Il veut bousiller. Bernique !
Puis, sa digue se brisant,
Il ajoute : " On a bien tort
" De tenir moins au castor
" Qu'à c'tor " (*bis*)
Hé ! n'vous vendez pas comm' ça
Car on vous livre (*bis*)
Hé ! n'vous vendez pas comme ça
Car on vous livrera.

Montréal, 30 septembre 1883.

LES FRANCOPHOBES.

AIR : *Muse des jeux et des accords champêtres.*

Des Espagnols l'ont établi sans rire
Sur les coussins d'un trône qui promet ;
Ce colonel d'un régiment vampire
A dans Strasbourg exhibé son plumet.
Mais des Prussiens on déteste l'engeance,
Les Parisiens l'ont sifflé de leur mieux.
Pauvre nigaud, lorsqu'il trahit la France
Le vieux Bismark lui bouchait les deux yeux.

Des éteignoirs m'ont emprunté ma lyre ;
Petits manteaux plus fielleux que discrets,
Ces abrutis dont la tête chavire
Vont sur mon luth exhaler leurs regrets,
Le plus cafard, réclamant le silence,
Vient d'entonner ce refrain chaleureux :
" Pauvre goujat, je maudirai la France
" Les préjugés me fermeront les yeux.

" Quoi ! les Français vivent en République !
" Haine aux amis de ces hommes pervers !
" Narguant les rois, de tout joug tyrannique
" Ils oseraient affranchir l'Univers !
" Pour l'opprimé rêvant la délivrance,
" Pareil exemple est toujours pernicieux.
" Pauvre goujat, je maudirai la France
" Les préjugés me fermeront les yeux.

" Qu'un affamé rende un servile hommage
" A des ventrus que l'on tient à l'engrais,
" Qu'un vieux *reac*, épris du moyen-âge,
" Entre en fureur au seul mot de progrès,
" Loin de blâmer leur coupable ignorance,
" De ces laquais je fais des demi-dieux.
" Pauvre goujat, je maudirai la France,
" Les préjugés me fermeront les yeux.

" Faut-il lutter, ma victoire est complète
" Car, me couvrant du manteau de la foi,
" Pour désarmer un vigoureux athlète,
" J'ose crier : La religion c'est moi,
" A bas le droit ! Vive l'intolérance !
" L'être qui pense est un monstre odieux.
" Pauvre goujat, je maudirai la France
" Les préjugés me fermeront les yeux. "

Montréal, 16 octobre 1883.

PIF ! PAF !

Couplets imités de la " Fille du tambour major. "

Nous courons tous après la gloire,
Et nous sommes bourrus, agacés,
Car nous ne trouvons que déboires,
Tantôt battus, tantôt m'nacés.
Le législateur irascible
Viole la loi tout le premier,
Il est *mal commode* au possible,
Quand d'la boxe il est coutumier, (*bis*)
Pif ! paf ! plein d'ardeur guerrière
Pif ! paf ! d'un bras vigoureux,
Pif ! paf ! à coups d'pied au derrière,
Pif ! paf ! ça d'vient dangereux !

I'n'fait pas bon dans notre ville
Offenser un boxeur éprouvé,
Qui, d'la façon la moins civile,
Dit qu'vot récit est controuvé.
Archambault, qu'la fureur enflamme,
S'acharne, à taper sur Monier,
Les journaux lui font d'la réclame,
Et l'font passer pour chicanier (*bis*)

Pif ! paf ! plein d'ardeur guerrière
Pif ! paf ! on le dit hargneux,
Pif ! paf ! à coup d'pied au derrière,
Pif ! paf ! il devient fougueux.

Ces deux lutteurs font des merveilles,
Ils se sont étrillés l'an dernier,
Lorqu'Archambault par les oreilles
Saisit le paisible Monier.
On s'était fait d'amers reproches,
On s'était traité de gueusard ;
On échangea quelques taloches
Archambault brisa son riflard. (*bis*)
Pif ! paf ! à coup d'pied au derrière
Pif ! paf ! en avant mort-gueux,
Pif ! paf ! plein d'ardeur guerrière
Pif ! paf ! on s'poch' les deux yeux.

On prétend que la s'main' dernière,
Le combat, ayant recommencé,
Se termina d'une aut' manière
Et qu'Archambault fut terrassé.
Il fit d'abord le diable à quatre,
Deux fois à la charge il revint,
Mais l'autre achevait de le battre
Lorsque la police intervint (*bis.*)
Pif ! paf ! plein d'ardeur guerrière,
Pif ! paf ! on s'amuse un peu ;

Pif ! paf ! à coup d'pied au derrière,
Pif ! paf ! quel joli p'tit jeu !

Chacun réclame la victoire,
Et les amis des deux combattants
Racontent chacun leur histoire,
Les deux partis semblent contents.
Archambault survit au carnage,
Monier se porte on ne peut mieux ;
Cet exercice a l'avantage
De les rendre plus vigoureux (*bis.*)
Pif ! paf ! plein d'ardeur guerrière,
Pif ! paf ! en avant morbleu ;
Pif ! paf ! à coup d'pied au derrière,
Pif ! Paf ! qu'on se brosse un peu !

Montréal, 23 octobre 1883.

LES FEUILLETONS.

AIR : *Cogne, p'tit garçon, cogne !*

Voyant que l'on accueille
Des journaux avortons,
Plus d'une grande feuille
Chante sur tous les tons :
Lisez not' feuille, feuille,
Lisez nos feuilletons.

De grandes circulaires,
Ecrites à tâtons,
Disent aux jeunes mères
Berçant leurs rejetons :
Lisez nos feuilles, feuilles,
Lisez nos feuilletons.

C'est l'œuvre magnifique
D'un auteur de renom ;
Sur sa prose on trafique,
Mais on cache son nom.
Vive la feuille, feuille,
Vive le feuilleton !

C'est un écrit sublime,
Palpitant d'émotion,
L'auteur y peint le crime
Et la vertu, dit-on.
Vive la feuille, feuille,
Vive le feuilleton !

Admirez la morale
De cette liaison
Toute sentimentale,
Sans rime ni raison.
Vive la feuille, feuille,
Vive le feuilleton !

On mutile le titre,
Le lecteur voyant qu'on
Le prend pour un bélître,
Se dit : Tonnerr' d'un nom !
" Peste du feuille, feuille,
" Peste du feuilleton !

O Monde, tu nous glisses
Tes *Berceaux*, sans façon !
Ils ont fait les délices
Du pâtre et du colon.
Vive ton feuille, feuille,
Vive ton feuilleton !

Lisez donc *l'Héritière*,
Ce récit, triste et long
Parut l'année dernière
Avec un autre nom.
Dans une feuille, feuille
Qu'on nomme *Feuilleton*.

Vos primeurs, chers confrères,
Ne sont plus de saison ;
Ce sont de vieill's affaires
Usé's jusqu'au cordon :
De tristes feuilles, feuilles,
Un triste feuilleton.

En charlatans habiles,
Parcourez les cantons,
Les campagnes, les villes,
Criant à pleins poumons :
Vivent nos feuilles, feuilles,
Vivent nos feuilletons !

Vos écrits, vieux grimoires,
Où l'esprit se confond,
Valent-ils les histoires
Que chacun sait à fond ?
Vive la feuille, feuille,
Vive le feuilleton !

Comptez sur le scandale,
Distillez vos poisons,
Introduisez la gale
Parmi de bons moutons,
Avec vos feuilles, feuilles,
Avec vos feuilletons !

Avec les cuisinières,
L'élégant marmiton
Singera les manières
Des héros de haut ton.
Vive la feuille, feuille,
Vive le feuilleton !

L'ivrogne a ses chopines
La rose a son bouton ;
Sans craindre ses épines,
Pourquoi *l'effeuille-t-on ?*
Vive la feuille, feuille,
Vive le feuilleton !

Montréal, 30 octobre 1883

ZUT.

AIR : *Pst, pst.*

Pourquoi ferais-je encor de nouvelles chansons ?
On a fait enrouer plusieurs d'nos *gros chaussons*
A leur faire chanter bien au dessus du ton :
Oh ! la, la, Pst, pst, pst, J'm'appelle Oscar Piton.
Pour cell's-là, zut, zut, zut,
N'en fut plus, zut, zut, zut,
Ça nous vient de Charenton et c'est bête comm' chou,
Zut, zut, zut.
L'abruti, zut, zut, zut,
Qui s'permet, zut, zut, zut,
D'composer d'pareill's sci's d'vrait être empalé.
Zut, zut, zut.

Revenant l'autre soir d'chez mon ami Bourdon,
En chemin je rencontre un' dinde et son dindon,
Tous deux étaient vêtus à la dernièr' façon
Tandis qu'i' f'sait la roue ell' s'dandinait l'croupion
Elle disait : Piac, piac, piac,
Je sens que, piac, piac, piac,

On m'a pétri' d'un limon supérieur
Piac, piac, piac,
Mon chapeau, piac, piac, piac,
Et ma rob', piac, piac, piac,
Font un très bel effet ; on doit m'admirer,
Piac, piac, piac.

Etalant sa roupi' sa queue et cœtera,
Le coq d'Inde disait : Quiconque me verra,
S'écrira : Sapristi ! quel beau mossieu qu'voilà !
Lorsqu'il me reconnut son regard se voila
Il se dit : Glou, glou, glou,
J'connais ça, glou, glou, glou,
Ça m'a prêté d'l'argent pour m'rincer l'dallot
Glou, glou, glou.
Comme j'suis pas glou, glou, glou,
De la haut', glou, glou, glou
Au lieu de m'saluer, il passe en s'gourmant
Glou, glou, glou.

L'autre jour, j'membêtais, j'vais flâner su' l'boul'vard,
Pour mieux lorgner les bell's, j'me tenais à l'écart,
J'en remarqu' un' bien chic, qui m'lance un doux regard ;
J'la reconduis chez elle et j'lui pai' le p'tit char.
Elle me dit : Chnic, chnic, chnic,
J'suis rendu' chnic, chnic, chnic,
Et d'un grand pied de nez souligne ces mots,
Chnic, chnic. chnic,

Mon mari, chnic, chnic, chnic,
Est jaloux, chnic, chnic, chnic,
Si vous entrez il va vous flanquer dehors
Chnic, chnic, chnic.

Certain de mes amis, grand mineur devant Dieu,
Ne se permettrait pas d'jurer par la mort-dieu
Il est d'humeur égale en tous temps en tous lieux
Le juron qu'il emploie est drôle et n'est pas vieux
Il dit toujours : Yomm' yomm'
C'est épatant, yomm, yomm,
Voulez vous prendre un coup, je puis vous l'offrir
Yomm' yomm' yomm'
Quel franc luron, yomm' yomm',
Que ce mineur yomm' yomm',
Majeur depuis longtemps, et qui toujours dit,
Yomm, yomm', yomm'.

Je v'nais d'lire en entier l'histoire de Surcouf
Et Lise à sa toilett' v'nait d'ajuster un pouf.
Nous allâmes naviguer près de l'Abord à Plouf:
Fatigué de ramer, j'm'arrête et j'm'écrie : Ouf !
Tout à coup, pouf, pouf, pouf,
Ma rame, pouf, pouf, pouf,
Tombe à l'eau, j'veux la repêcher, j'tombe aussi
Pouf, pouf, pouf,
M'sieu Taché, pouf, pouf, pouf,
Etant là, pouf, pouf, pouf
Me cria : *Degringolavit et fecit* pouf, pouf, pouf.

Montréal, novembre 1883.

DANS LE BOIS.

PARODIE

Ninon, les gars sont en fête,
Le chasseur est à l'affût ;
Plus d'un mari met sa tête
A l'ombre d'un bois touffu ;
Puisque le froid scandalise
Les oiseaux, les moucherons,
Devant le feu qu'on attise,
Eh bien nous nous chaufferons.

J'ai souvent trempé ma mie
Et ma croûte dans ton lait,
Et toi, tu t'es endormie
La tête sur mon gilet.
Dans les bois, parmi les roses,
Nous avons fait bien des ronds ;
Nous avons dit bien des choses
Eh bien, nous les redirons,

Ma lyre était monotone
Quand je chantais mon printemps.
Je veux chanter *mon automne*
Avec tous ses contretemps.
J'écouterai les murmures,
Les sacres des bûcherons.
Les vieilles filles sont mûres
Mais point ne les cueillerons.

De ma pipe la fumée
Monte en cercle nuageux,
Comme la prose rimée
Que j'étale en vers pompeux.
Dans ma cabane logée,
Tu feras, à pleins chaudrons,
Cuire la vache enragée,
Ninon, que nous mangerons.

Montréal, novembre 1883.

C'EST ASSEZ.

Nous allons changer d'ministère,
Puisque l'ancien n'a su rien faire,
C'est assez.
En voyant le chef hors d'haleine,
Chacun se dit quelle baleine !
Cétacé.
Le gros *mousse haut* quitte la barque,
Et le novice qui s'embarque
C'est Tassé.
Taillon ou Ross, l'public s'en fiche ;
Il dira, s'il voit qu'on le triche :
C'est assez.

Comm' j'aime autant l'fourgon qu'la pelle
J'leur décoche un' sci' qui s'appelle
C'est assez.
Les grands discours, qu'est-c' que ça prouve ?
Tout le monde en fait ; l'électeur trouve
Qu'c'est assez.
Pour qu'ils soient bons à quelque chose,
Il faut en diminuer la dose,
C'est assez.

Des vers, c'est bien moins prosaïque;
Au diable soit la politique!
C'est assez.

Lorsqu'un individu vous cogne,
Vous dites, s'il a rude pogne,
C'est assez;
Mais, si vot' poing le tranquilise,
Vous l'tapez jusqu'à ce qu'il dise:
C'est assez.
Le mari de la dépensière
Lui dit: Tu me parais trop fière,
C'est assez.
Alors la femm' pleure, sanglote
Et s'dit: J'n'aim'rai plus ce despote,
C'est assez.

Quand les moutards font l'diable à quatre,
Le papa dit: "J'm'en vas vous battre,
C'est assez."
Quand sa moitié fait la mégère,
L'époux dit: "Tu t'tairas, j'espère,
C'est assez."
D'un mormon la tribu fourmille
Il dit, en r'gardant sa famille:
C'est assez.
Et notre canadien lui-même
Dit, en voyant v'nir son vingtième,
C'est assez.

A chaque pas faussant sa route,
Le pochard veut prendre sa goutte,
C'est assez.
Le dispensateur des p'tits verres
Lui dit, roulant des yeux sévères,
C'est assez ;
Va-t-en ailleurs, vilain ivrogne,
Promener ta hideuse trogne,
C'est assez ;
Tes pareils n'sont pas présentables,
Nous n'soûlons qu'des gens respectables,
C'est assez.

Depuis longtemps, dans les gazettes,
On nous débite des sornettes ;
C'est assez.
En a-t-on fait des savonnages
Pour blanchir d'obscurs personnages ?
C'est assez.
Dans les salons, on beugle, on crie :
J'attends. Rendez-moi ma patrie ;
C'est assez.
On chante trop, faut que j'termine,
Moi-moi, avant qu'on m'extermine ;
C'est assez.

Montréal, 27 novembre 1883.

LE P'TIT MINTEAU.

AIR : *L'autre jour la beryere Annette*

L'autre jour la tendre Lizette
Ayant perdu son p'tit *minteau*,
Morvait et gueulait à l'écho
Ce refrain que l'écho répète :
O p'tit minteau je me trompais
Quand je me promettais de te mettre à la mode ;
Hélas ! d'après mes goûts je n'aurais cru jamais
Que l'on put te croire incommode.

Je te portais sous la coudrette
Quand j'attrappai le mal de *dints* ;
Tu connais mes *intécédints*
Et tu fuis loin de ma chambrette.
O p'tit minteau, je me trompais
Quand je me promettais de te mettre à la mode ;
Hélas ! d'après mes goûts, je n'aurais cru jamais
Que l'on put te croire incommode.

Avec toi j'étais si coquette,
Qu'on a tout fait pour te flétrir,
Tu n'es plus là pour me couvrir
Quand l'vint souffle sur ma jaquette,
O p'tit minteau, je me trompais
Quand je me promettais de te mettre à la mode ;
Hélas ! d'après mes goûts, je n'aurais cru jamais
Que l'on put te croire incommode.

Jadis, dans un club de raquette,
Tu figuras sans t'émouvoir ;
Des méchints, venus pour t'y voir,
Devint toi tiraient leur casquette.
O p'tit minteau, je me trompais
Quand je me promettais de te mettre à la mode ;
Hélas ! d'après mes goôts, je n'aurais cru jamais
Que l'on put te croire incommode,

Le minteau que ton cœur regrette
S'en vient rejoindre tes vieux os ;
Peut-il connaître le repos
Loin des charmes de sa Lizette ?
Oui, sur ton dos, l'minteau si court
Qu'des méchints ont ravi, que ta voix douce appelle.
Hélas ! il s'ennuyait ; il t'intind, il accourt.
Pourrais-tu le croire infidèle ?

Montréal, décembre 1883.

NOS GRANDS HOMMES.

AIR : *Je n'ai pas encore quinze ans.*

Ce siècle a quatre-vingt-quatre ans,
Et, dans le cours de sa carrière,
Il a vu crouler des tyrans
Dont les trônes sont en poussière.
Que d'ambitieux, pour ramasser
Des sceptres réduits en atomes,
Reculent au lieu d'avancer ;
Ils sout si têtus nos grands hommes ! (*bis*).

Amis, le nouvel an n'a pas
Encor vieilli d'une semaine,
En ces temps de joyeux repas,
On veut se gonfler la bedaine !
Chacun veut se sucrer le bec,
Mais le premier des gastronomes
Est premier ministre à Québec :
Ils sont si gourmands nos grands hommes ! (*bis.*)

O, Mousseau, tu peux digérer
De tout en quantités énormes,
Et tu prétends même opérer
Dans le budget maintes réformes ;
A table, une fois bien assis,
C'est affreux ce que tu consommes,
Avale donc nos déficits
Créés pour nourrir nos grands hommes (*bis.*)

Ecrivailleur, dans les journaux,
Les brochures et les revues,
Fais l'éloge des dindonneaux,
Entasse fautes sur bévues.
De prétendus littérateurs,
Ignorant que tu nous assommes,
Deviendront tes admirateurs :
Ils sont si naïfs nos grands hommes ! (*bis.*)

Certains de nos législateurs,
Espérant noyer notre race,
Se sont faits centralisateurs ;
Notre vigueur les embarrasse.
Peu soucieux de conserver
Ici des pays autonomes,
Ils tiennent à nous voir crever :
Ils sont si loyaux nos grands hommes ! (*bis.*)

Montréal, janvier 1885.

DÉRI DÉRA.

Pour fêter les clubs de raquette
Qui nous arrivent d'Ottawa,
Il faut, à la bonne franquette,
Chanter le refrain que voilà :
Déri déra la la. (*bis*)

Chacun veut voir le palais d'glace
Et prendre part au festival,
On est si nombreux qu'ya pas d'place
Pour voir ousqu'est le carnaval.
Déri déra etc.

Certain gommeux coiffé d'un' tuque,
En homme a voulu s'déguiser ;
Un' belle pour peu qu'ell' le r'luque,
Ne manqu' pas de s'désabuser.
Déri déra etc.

On transforme bien des couvertes
En blancs capots à capuchon ;
Ça dégarnit les lits, mais certes,
Ça vous donne un air folichon.
Déri déra etc.

On va vendre des *tobogannes*
Des traîn's sauvag's et cætéra,
Les marchands vont faire des *barganes*
Et c'est c'qui les déridera.
Déri déra etc.

Pour fair' plaisir à Jean *Batisse*,
Pour épater les p'tits garçons,
On illumin'ra la *bâtisse*
Qu'on a fait avec des glaçons.
Déri déra etc.

Pour v'nir admirer l'édifice,
Nos chers députés fédéraux,
Ont fait l'immense sacrifice
De suspendre un peu leurs travaux.
Déri déra, etc.

Le marquis avec la marquise
Vont venir voir qu'à Montréal
On sait faire d'une banquise
Un chef d'œuvre architectural.
Déri déra, etc.

Un gouverneur, la chose est sûre,
Est un protecteur né de l'art,
Quand i' n'fait pas d'l'architecture,
Il pass' son temps à fair' du lard.
Déri déra, etc.

Os*car* d'Alphonse *Karr* lit l'z'ouvrages,
Et s'*carre* en voyant l'*car*naval.
Karr le retient sur nos rivages,
Car Karr n'est pas un *Karr naval.*
Déri déra, etc.

P'TIT BAPTISTE.

AIR : *Alice ou donc es-tu ?*

Narguant la grammaire,
Tu fais le rodomont ;
Tu veux être maire,
Baptiste Guévremont !
Pourquoi, cette année,
As-tu donc combattu ?
La ville est tannée ;
Baptiste comprends-tu ?
Ici, fréquemment,
Tu prêches l'ignorance :
Tu sais tourner un boniment,
Dire avec jactance :
En c'te circonstance,
Comme en toute autre, aclairement.
Messieurs, j'l'ai dit et je l'répètt', Manquablement.

Si j'ai bonn'mémoire,
Un dimanche, en été,
Parlant d'Saint' Victoire,
Tu disais : " J'y ai-t-été. "

Aujourd'hui tu tettes,
La vache d'Ottawa,
Et tu nous embêtes,
Qu'c'est un'pitié d'voir ça.
Quand devant l'Conseil,
Tu fais une grimace ;
Quand de la gaité le soleil
Eclaire ta face
D'un reflet cocasse,
Ton rire sans pareil,
O Guévremont ! chez nous, provoque le sommeil.

Tu t'es fais élire
Par de bons habitants,
Qui n'savaient pas lire,
Voilà plus de trente ans.
Tu savais conduire,
Les bœufs dans les chantiers,
A Gouin tu vins dire :
" Dehors, place aux bouviers. "
Du cultivateur,
Tu ne t'occupas guère ;
Libéral, puis conservateur,
On t'a vu naguère,
Leur faire la guerre
Pour être sénateur ;
O Guévremont ! des habitants le protecteur !

LES VINGT-DEUX MILLIONS.

AIR : *Vl.a l'tramway qui passe.*

Le syndicat du Pacifique,
S'adressant au gouvernement,
Lui disait d'un p'tit ton pratique :
Il faut nous donner de l'argent.
Vingt-deux millions f'raient notre affaire.
Nous avons des compt's à payer,
Des ambitions à satisfaire.
Allons ! gn'i'a pas à tortiller :
Il faudra qu'ça passe,
D'la révolte on lèv' l'étendard,
Qu'ça passe ou qu'ça casse
Sans plus de retard. } *bis.*

MacDonald dit à ses fidèles :
Votez mes résolutions.
Quelques-uns se montraient rebelles
Et posaient leurs conditions.

Les mutins d'mandaient un *subside*,
Il leur proposa de s'fouiller,
On lui dit : Faut qu'ça se décide,
Mon vieux, gn'i'a pas à tortiller .
Il faudra qu'ça passe,
D'la révolte on lèv' l'étendard,
Qu'ça passe ou qu'ça casse
Sans plus de retard. } *bis.*

Là-dessus John A. délibère,
Il dit : " Ces gueux-là vont m'quitter
" Pour Blake ; il faut que j'obtempère,
" Autrement, ils me f'raient sauter.
" Mon projet ne leur sourit guère,
" Je n'tiens pas à m'faire étriller
" On parl' déjà de m'fair' la guerre,
" Cédons ; gn'i'a pas à tortiller :
" Il faudra qu'ça passe,
" D'la révolte on lèv' l'étendard,
" Qu'ça passe ou qu'ça casse
" Sans plus de retard. } *bis.*

Voilà comment la compagnie
Qui construit le chemin de fer,
Voit d'nouveau sa bourse garnie,
Bien qu'on ait fait un bruit d'enfer.
Les lions, dev'nus brebis tremblantes,
Se font tondre sans sourciller ;

A nos dépens, on s'fait des rentes,
Payons : gn'i'a pas à tortiller.
Il faudra qu'ça passe,
D'la révolte on lève l'étendard,
Qu'ça passe ou qu'ça casse
Sans plus de retard. } *bis.*

L'autre jour, la tendre Isabelle
A Lindor r'fusait un baiser,
Pourquoi te montrer si cruelle,
Lui dit-il, pourquoi t'opposer
A l'ardeur de la vive flamme,
Qui finira par me griller ?
Ah ! si jamais tu d'viens ma femme,
Bien sûr, gn'i'a pas à tortiller.
Il faudra qu'ça passe,
D'la révolte on lév' l'étendard
Qu'ça passe ou qu'ça casse *bis.*
Sans plus de retard.

Dans c'bas monde, où tout n'est pas rose,
Faut prendre la vie à rebours ;
Quand je me sens d'humeur morose,
J'fais des vers ou des calembours.
Advienne le moment suprême,
Je cesserai de babiller
Quand j'aurai dit à ceux que j'aime :
" Adieu : gn'ia pas à tortiller.

" Il faut que j'trépasse,
" Il me faut vous abandonner,
" Ma pauvre âme est lasse,
" Mon heure vient d'sonner. } *bis.*

LA BLAGUE.

AIR : *D'la braise*

Chers lecteurs, j'vous prends à l'écart
Afin d'vous parler, blague à part,
D'la Blague ;
Je n'sais quoi diable vous chanter,
Car je ne veux pas vous conter
Des blagues.
Dans notre ville d'Ottawa
On rivalise à qui dira
L'plus d'blagues,
Le parlement en est farci
Et moi qu'est-ce que j'fais donc ici ?
D'la blague.

Jean-Baptiste et Napoléon
Dis'nt que mon tabac n'est pas bon !
D'la blague !
Ils prétend'nt ça pour me blouser
C'qui n'les empêch' pas d'épuiser
Ma blague.

Ils y revien't vingt fois par jour,
Ils ont un goût prononcé pour
Ma blague.
Ils pass'nt leur temps à m'informer
Qu'ils vont s'ach'ter de quoi fumer :
D'la blague !

Ernest, *cet indigne* garçon,
Dit qu'i n'sent jamais la boisson :
D'la blague !
Il avale bien son p'tit coup
Comme un autre, il aime beaucoup
La blague ;
Comme il n'aim' pas les calembours
Il en fait trois cents par huit jours
Et blague
Tout le monde sans se lasser.
Il voudrait en vain se passer
D'la blague.

Tupper, qui voudrait l'emporter,
Ne cesse de nous débiter
D'la blague.
Blake, un jeune homme qu'a du flair,
Prétend que le chemin de fer
Nous blague,

On se regarde de travers,
Et l'on se dit à mots couverts
Des blagues ;
Ça va durer jusqu'au printemps,
Histoire de passer le temps
En blagues.

On prend la chose au sérieux,
Cela devient bien ennuyeux,
Sans blague,
C'est malheureux, mais, ici-bas,
L'homme ne se gouverne pas
Sans blague ;
La blague est tout, l'argent n'est rien,
Qu'est-c'que les droits d'un citoyen ?
D'la blague !
C'est c'raisonnement qui m'a conduit
A v'nir vous chanter aujourd'hui
D'la blague.

LA LOI DES LICENCES.

Pour embêter les aubergistes
On fait des lois un peu partout ;
On en fait tant que nos légistes
N'y comprennent plus rien du tout.
    Malgré c'qu'on en dira
    C'ti-là qu'à bu boira.

Voilà que la loi fédérale
Nous tarabuste énormément ;
C'qui fait qu'un' clameur générale
S'élèv' cont' le gouvernement.
    Malgré, etc.

La vieille loi provinciale,
La loi Dunkin, et cœtera,
Avec la loi municipale,
Faisaient d'l'ivrogne un pâtira.
    Malgré, etc.

Aujourd'hui c'est encor bien pire,
Toutes les lois sont en conflit,
Et le buveur, pauvre martyre,
N'peut plus boire ailleurs qu'dans son lit.
    Malgré, etc.

Je n'peux pas savoir si j'me grise
En vertu d'l'acte fédéral,
Ou si je dois ma pochardise
Au règlement municipal.
Malgré, etc.

Cela me travaill' la caboche,
J'me d'mand' d'un ton solennel :
L'Ate autorisant ma bamboche
Est-il bien constitutionnel ?
Malgré, etc.

C'est que j'puis bien avoir mes doutes,
D'aut's plus fins qu'moi n'y voient pas clair.
Il se prépare bien des joûtes,
Et je l'sais parc'que j'ai du flair.
Malgré, etc.

—Appliquez la loi fédérale,
Dit le chef des conservateurs.
—Suivez la loi provinciale,
Dit J. J. Ross aux inspecteurs.
Malgré, etc.

Il est grand temps qu'on organise
En Chambre un ou deux comités,
Pour que la boisson soit permise
A tout l'mond', même aux députés.
Malgré, etc.

Blagueurs, à qui l'on fait des rentes,
Faut des comités permanents,
D'la soif, des *traites* expirantes,
Pour le bonheur des *pèr's manants.*
Malgré c'qu'on en dira
C'ti-là qu'à bu boira.

PÉTRARQUE ET LAURE.

Je t'aime et n'ose te le dire ;
Il est dangereux de t'aimer ;
Ta vertu doit me l'interdire,
Ton mari pourrait m'assommer.
Ainsi parlait le grand Pétrarque,
Après avoir longtemps pleuré.
Quand l'amour a guidé sa barque,
Quel homme n'a pas chaviré ?

Loin de la fontaine Vaucluse,
Aimant la fille du voisin,
Jean veut en faire une recluse
Pour la soustraire à son cousin.
Il veut mourir lorsqu'il remarque
Qu'on le hait, qu'on est écœuré.
Quand l'amour a guidé sa barque,
Quel homme n'a jamais chaviré ?

Lorsqu'on aime, faut-il le dire ?
Puis vouloir mourir comme Jean ?
Comme Pétrarque, sur sa lyre,

Faut-il chanter *Laure* et l'argent ?
Sur ce point, le défunt Pétrarque,
Vous dirait d'un ton modéré :
Quand l'amour a guidé sa barque
Quel homme n'a pas chaviré ?

On dit qu'un aspirant ministre,
Assez âgé mais vert galant,
Vient de prouver qu'il est un cuistre,
Mais qu'il est loin d'être un *gars lent.*
Aujourd'hui, plus d'un Aristarque
De le démolir a juré.
Quand l'amour a conduit sa barque
Quel homme n'a jamais chaviré ?

MUFLE SOUVIENS-TOI.

AIR : *Rose Souviens toi.*

C'était l'instant mystérieux
Où du pochard la voix se fait entendre,
Où, dans l'escalier ténébreux,
Il ne peut monter ni descendre
Et moi, policier vigoureux,
J'étais arrivé pour te prendre.
Comme tu t'appuyais sur moi ! } *bis.*
Souviens-toi, Mufle souviens-toi.

Tes gros yeux blancs étaient pochés.
Et tu gueulais d'une voix avinée ;
Tes vieux habits étaient tachés
De crasse vieille d'une année,
Tes boutons étaient arrachés,
Ta face était congestionnée.
Comme tu t'appuyais sur moi ! } *bis.*
Souviens-toi, Mufle souviens-toi.

Puis à l'heure où chacun se tait,
Tu commençais une nouvelle antienne ;
Ta grosse main se débattait,
Pour mieux s'échapper de la mienne,
La brise à ma bouche apportait
La puanteur de ton haleine.
Comme tu t'appuyais sur moi !
Souviens-toi, Mufle souviens-toi. } *bis.*

Sais-tu bien que tu m'empestais,
Que tes soupirs sentaient la vieille tonne,
Je disais, quand tu gigottais :
Allons ! marche ou je te bâtonne,
Puis, au violon je te portais,
Tu chantais un air monotone.
Comme tu t'appuyais sur moi !
Souviens-toi, Mufle souviens-toi. } *bis.*

LA CAVALCADE.

AIR : *Fra Diavalo.*

Puisque la cavalcade
Doit défiler sur nos chemins,
Croisés, montrez-vous humains,
T'nez vos bêtes à deux mains.
Partez pour la croisade,
Cuirasse au dos et lance au poing,
Mais n'vous étalez point,
Car vous n'irez pas loin.
Croisés !
Pendant ces jours de fêtes,
Répétez à vos bêtes :
Arrié donc ! (*ter*)

Pour aller à la selle,
Faut pas avoir le dos trop rond ;
Faut être un franc luron
Et ménager l'éperon ;
Faut pas que l'on chancelle,

Faut pas qu'l'étrier soit trop long,
Faut pas empoigner l'arçon
Et faut s'tenir aplomb.
Croisés !
Pendant ces jours de fêtes,
Répétez à vos bêtes :
Arrié donc ! (*ter*)

Je me suis laissé dire
Que tous les meilleurs cavaliers
S'ront créés chevaliers,
Les aut's s'ront bacheliers.
Je ne veux rien prédire,
Mais j'suis certain qu'ceux qui tomb'ront
De tout ça n'rapport'ront
Rien aut' chose qu'un affront.
Croisés !
Pendant ces jours de fêtes,
Répètez à vos bêtes :
Arrié donc ! (*ier*)

Nous n'avons pas coutume
De combattre le Sarrazin,
Nous en faisons du pain,
Pour apaiser not'faim.
Mais sous un beau costume,
On peut fair' semblant d'batailler,

On peut même ferrailler.
Mais faut pas dérailler.
Croisés !
Pendant ces jours de fête,
Répétez à vos bêtes :
Arrié donc ! (*ter*)

Montréal, juin 1884.

LA MÉTAPHYSIQUE.

AIR : *Des gros mots.*

Faisons de la métaphysique
Pour étonner quelque badaud,
Mettons cela sur la musique
D'un nommé Gustave Nadaud.
Disons d'abord que la synthèse
De l'analyse est l'opposé,
Ajoutons, entre parenthèse,
Qu'un vieux pantalon trop usé
Nous fait voir,... triste conséquence,
Bah ! rengainons notre éloquence,
Nous fait voir... nous fait voir... le fil.
Ma foi ! c'est bien bête :
L'air veut qu'en chantant je m'arrête
Nous fait voir le fil (*bis*)
Lorsqu'il se montre de profil.

Un habit qui montre la corde
Sur un pantalon ébréché,
Semble crier : Miséricorde !

Lorsqu'il couvre un homme éméché.
A force de lever le coude,
On perce ceux du paletot,
Et la femme, qui toujours boude,
S'exaspère et dira bientôt :
Porte donc... que faut-il qu'il porte ?
Ah ! bah ! que le diable l'emporte !
Porte donc... porte donc... des trous
Ma foi, ça l'embête,
—Tu veux toujours te mettre en fête
Porte donc des trous (*bis*)
Puisque tu me mets en courroux.

Lorsque sa femme, un peu revêche,
Le traite de grand animal,
L'ivrogne. craignant qu'on l'empêche
De boire, se conduit fort mal.
Si, loin de coudre sa capote,
Elle lui fait des embarras,
Il se conduit en vrai despote
Et, la saisissant par les bras,
Il lui fait... que peut-il lui faire ?
Ah ! bah ! ce n'est pas mon affaire,
Il lui fait... il lui fait... des bleus !
Ma foi, c'est un lâche :
Rien d'étonnant si ça la fâche
Il lui fait des bleus (*bis*)
Ce qui devient très ennuyeux.

Lorsqu'il a battu son épouse,
Il s'en retourne au cabaret ;
Il boit sa casquette et sa blouse,
Il emprunte à gros intérêt.
Son pantalon se depenaille,
Il est inconnu des tailleurs
Et si, pendant qu'il s'encanaille.
Sa femme va laver ailleurs,
Il lui prend... que peut il lui prendre,
Ah ! bah ! vous devez le comprendre,
Il lui prend... il lui prend... ses sous
Ma foi, c'est infâme !
Plaignez, plaignez la pauvre femme
Il lui prend ses sous (*bis*)
Car elle a toujours le dessous.

LA KERMESSE.

AIR :—*La bonne aventure ô gué.*

Je suis un enfant gâté,
Comblé de richesses.
Esclave de la beauté,
Je fais des largesses ;
Je dépense sans compter
Et m'occupe à visiter
Les grandes kermesses.
O gué,
Les grandes kermesses.

C'est là qu'on sait exploiter
Ma grande faiblesse ;
Les dames savent vanter
Mon air de noblesse,
Moi je ne puis écouter
Cela sans m'exécuter.
Vive la kermesse,
O gué,
Vive la kermesse.

Pour tout dire quand je vois
D'une jeune hôtesse
Paraître le frais minois,
Je vous le confesse,
Je mets la main au gousset
Voilà pourtant ce que c'est
Que notre kermesse,
O gué,
Que notre kermesse.

Je mange comme un glouton
Par délicatesse ;
Tant qu'il me reste un bouton,
Faut que m'engraisse.
Quand les boutons sont partis,
J'en achète au plus haut prix.
Vive la kermesse !
O gué,
Vive la kermesse.

Si je gonfle mon bedon,
Ma bourse s'affaisse ;
Ce que je donne en pur don
Fait baisser ma caisse.
Je fume et bois trop souvent
A la fin, c'est énervant,
La grande kermesse,
O gué,
La grande kermesse.

Gais atours, grâce, beauté,
Voix enchanteresses,
Candeur, ingénuité
Des devineresses, *
Tout cela, par charité,
Exploite la vanité.
Vivent les kermesses !
O gué,
Vivent les kermesses !

---

* A la kermesse alors tenue sur la Place d'Armes, au profit de l'Hôpital Notre-Dame, quelques jolies citadines costumées en Bohémiennes, disaient la bonne aventure, moyennant finance.

LA PLAQUE DE SAINT-HENRI.

AIR :—*D'la braise.* *

Pour dissiper le sombre ennui,
J'm'en vas vous parler aujourd'hui
D'la plaque
D'l'Hôtel-de-Vill' de St-Henri,
L'an dernier on a beaucoup ri
D'la plaque ;
Le maire et ses subordonnés
Montraient à nos yeux étonnés
La plaque,
Et l'on voyait sur le fronton
Leurs noms. Aujourd'hui qu'y voit-on ?
—La plaque.

---

* Lors de la construction de l'Hôtel-de-Ville de Saint-Henri, les conseillers en fonctions avaient fait inscrire leurs noms sur une plaque de marbre portant la date de l'érection de l'édifice. Leurs successeurs retournèrent la plaque et y firent graver une autre inscription plus conforme à leurs idées.

Serait on maire ou conseiller,
Avocat, bedeau, marguillier,
La plaque
Qui décore ce monument
Est *implacable* du moment
Qu'on plaque
Son nom dessus. Sans m'opposer
A tous ceux qui voudraient poser
Des plaques,
Je dis qu'il faut être bien sûr
D'avance de ce qu'on met sur
Les plaques.

Les électeurs de St-Henri,
Qui regardaient d'un air marri
La plaque,
Disaient en voyant tous ces noms :
Ça s'ra drôl' si nous retournons
La plaque ;
Sur le *verso* nous graverons :
Hôtel-de-Ville, et nous verrons
La plaque
Vierge de tout nom d'abruti ;
On n'dira plus : Elle a menti
La plaque.

On a vu les élections
Justifier ces prétentions.
La plaque
N'a pu tenir ; ceux qui l'ont mis
Voient aux mains de leurs ennemis
Leur plaque ;
On l'a retournée à l'envers,
C'qui fait qu'j'illustre par mes vers
La plaque ;
C'n'est pas un sujet bien fécond,
C'est peu tendre et c'est peu profond,
La plaque.

On accueille par des lazzis
Les guerriers armés de fusils
Sans plaques.
Les plaques ont leur beau côté
Mais, on conçoit la vanité
Des plaques,
Lorsqu'on les voit changer de bord,
Pour cacher c'qu'ell's montraient d'abord.
Qu'on plaque
Des noms autant que l'on voudra,
Jamais le public ne croira
La plaque.

A-t on fini de s'chamailler
Pour savoir qui f'ra travailler
La plaque ?
Le marbre est si bien martelé
Qu'à moins d'avoir renouvelé
La plaque,
Advienne un nouveau changement,
On laissera le bâtiment
Sans plaque,
Ou, sans creuser des lettres d'or,
Au crayon l'on fera l'décor
D'la plaque.

LA PAILLASSE A TOUT L'MONDE.

AIR : *Mon père était pot.* *

Paillasse, oreiller, matelas
Du grand cinquantaire,
N'offrant pas le confort hélas !
D'un' paillasse ordinaire,
Gros sac de coutil ;
Je suis un outil
Pour gagner la pièc' ronde,
Lit improvisé,
On m'a baptisé
La paillasse à tout l'monde.

Pour recevoir ceux qui d'vaient v'nir,
Craignant de manquer d'places,
On entreprit de convertir
Tout le linge en paillasses.

* En prévision de l'encombrement qui devait résulter de l'affluence étrangère que les fêtes du cinquantenaire devait attirer à Montréal, bon nombre de gens avaient improvisé quantité de paillasses que l'on se promettait bien de louer au plus offrant et dernier enchérisseur. Ce genre d'industrie a produit peu de fortunes colossales.

Certains hoteliers
En ont des milliers,
De grabats tout se bonde ;
J'sais des commerçants
Qu'ont plus de trois cents
Paillasses à tout l'monde.

Sur moi l'visiteur, à prix d'or,
Vient allonger ses membres ;
On me voit dans le corridor,
La buvette et les chambres.
Ceux qui m'ont taillé'
Mont multiplié,
Car la pratique abonde ;
Plus d'un aristo
Retient *subito*
La paillasse à tout l'monde.

Tous les hôtels sont encombrés,
On se met à la gêne
Et moi, sous des toits délabrés,
Je reçois l'indigène,
Le fier citadin,
Le beau muscadin,
La brunette et la blonde.
Il faut se pourvoir,
Chacun veut avoir
La paillasse à tout l'monde.

S'il est vrai qu'j'ai toujours le d'sous,
Ce qu'est ennuyeux en somme,
A mon maît' j fais gagner les sous
D'celui qui prend un somme.
Ceux qui font dodo
Sont l'*Eldorado*,
Celui que je seconde
N'a qu'à se hâter
De bien exploiter
La paillasse à tout l'monde.

Comme pièce d'ameublement
Je deviendrai notoire ;
On inscrira mon nom charmant
Aux fastes de l'histoire.
J'marque l'évènement
Du grand ralli ment
D'une race féconde ;
Tant que l'mond' vivra
On se souviendra
D'la paillasse à tout l'monde.

Montréal, juin 1884

LE TOURNOI.

AIR : *V'là l'vitrier.*

Allant au trot cadencé,
V'là l'destrier qui passe,
Allant au trot cadencé
V'là l'destrier passé.
V'là l'destrier, v'là l'destrier, v'là l'destrier qui passe,
V'là l'destrier, v'là l'destrier, V'là l'destrier passé.

En selle bien balancé,
Le croisé se prélasse,
En selle bien balancé,
L'croisé s'est avancé.
V'là l'cavalier, (*ter*) etc.

De point's de fer hérissé,
Il s'dandine avec grâce,
De point's de fer hérissé,
Lance au poing, bien corsé.
V'là l'cavalier, etc.

* Ecrite à l'occasion du tournoi auquel prirent part les croisés de la cavalcade du Cinquantenaire.

Bien astiqué, bien brossé,
Sous sa lourde cuirasse,
Bien astiqué, bien brossé,
Sous le fer engoncé.
V'là l'cavalier, etc.

Pourquoi ce sourcil froncé
Rembrunit-il sa face ?
Pourquoi ce sourcil froncé ?
Comme il s'est redressé !
V'là l'cavalier, etc.

L'œil en feu, le front plissé,
Il dévore l'espace,
L'œil en feu, le front plissé,
Il semble courroucé,
V'là l'cavalier, etc.

De nos preux du temps passé
Il rappelle l'audace.
Comm' nos preux du temps passé,
D'combattre il est pressé.
V'là l'cavalier, etc.

Pourquoi donc cet air vexé ?
Pourquoi c'courroux d'surface ?
Pourquoi donc cet air vexé ?
Pourquoi c'courroux forcé ?
V'là l'cavalier.

Un autre s'est élancé ;
Les voilà face à face,
Un autre s'est élancé,
Notre homme est terrassé
V'là l'cavalier, etc.

Le héros est renversé
Sous la lance qui casse,
Le héros est renversé ;
L'vainqueur l'a ramassé.
V'là l'cavalier, etc.

Il n'est ni mort ni blessé,
Il revient l'oreill' basse,
Il n'est ni mort ni blessé
Mais il est agacé.
Vlà l'cavalier, etc.

Le *tourne oie* est commencé,
L'vaincu fait volte face,
Le *tourne oie* est commencé
L'vaincu n'a rien d'cassé.
Vl'à l'cavalier, etc.

Montréal, juin 1884.

LA COMMISSION ROYALE.

AIR :—*La Faridondaine.*

Comme il était de son devoir,
La Commission Royale
A dit : Messieurs, vous allez voir
Une enquête loyale.
Tous les témoins ont répondu :
La faridondaine et tur lu tu tu.
De Beaufort dans sa *barbe a ri*,
Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

Mousseau, (le cas était pressant),
Vient d'être nommé juge ;
Le banc pour cet homme puissant
Semblait être un refuge.

Déranger l'homme bien *pansant*,
La faridondaine, c'était bien vexant,
Lui qui se croyait à l'abri,
Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

Ce magistrat ventripotent
Vient montrer sa bedaine,
Puis il s'en retourne en chantant
Une faridondaine.
On entend dire à Bergeron
La faridondaine, la faridondon,
Hodie mihi cras tibi,
Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

Mercier, un habile rhéteur,
Interroge Mallette,
Puis le farouche accusateur
Passe sur la sellette.
On se noircit avec succès,
La faridondaine. Pour voir le procès.
Chacun a quitté son gourbi,
Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

On veut, des gens peu scrupuleux
Dévoilant les pratiques,
Voir quel est le plus crapuleux
De nos chefs politiques.
Les électeurs sont convaincus,
La faridondaine, que pour des écus,
Leurs chefs les vendraient sans merci,
Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

L'AFFAIRE CHARLEBOIS.

AIR :—*Bon voyage, cher Dumollet.*

L'entreprise
De Charlebois,
Aux noirs soupçons ne saurait donner prise.
L'entreprise
De Charlebois,
Inquisiteurs, vous réduit aux abois.

Persécuteurs de la frêle innocence,
Vous vous ruez sur l'éphèbe Mousseau ;
Laissez-le donc attendre sa croissance,
Comme aurait dit feu Jean Jacques Rousseau.
L'entreprise etc.

De Charlebois il ignore l'affaire,
Qu'attendez-vous de ce gros ingénu ?
Ministre, il n'est pas sorti de sa sphère,
Il vous répondra : " Ni vu, ni connu.
L'entreprise etc.

Que Charlebois ait commis quelques fautes,
C'est assez clair, mais cet original
Se fait payer, puis, se tenant les côtes,
Il rit au nez du fameux tribunal.
L'entreprise etc.

Le gros Mousseau reste blanc comme neige,
Et Bergeron s'en va dans Beauharnois
Conter à ceux qui lui donnent son siège,
Que de Beaufort agit en vrai sournois.
L'entreprise
De Charlebois,
Aux noirs soupçons ne saurait donner prise.
L'entreprise
De Charlebois,
Inquisiteurs, vous réduit aux abois.

TROUPE INNOCENTE

Troupe innocente,
De gens très peu futés,
Clique indécente
De *minteaux* écourtés,
Sénateurs mal bâtis,
Rédacteurs abrutis,
O foule impénitente !
D'éteignoirs assortis,
Troupe innocente.

EN CORRECTIONNELLE.

Du Recorder relevons les cancans :
Un vagabond âgé de vingt-cinq ans
Est aujourd'hui placé sur la sellette,
Il avait pris la poudre d'escampette :
On a lancé contre lui deux mandats
Et le voilà parmi les candidats
A la prison—Comment vous nommez-vous ?
Vous êtes un flâneur. Allons répondez-nous.
Vous êtes, m'a t-on dit, un vagabond notoire.
—Mon président, écoutez mon histoire.

---

* Au mois de décembre 1884, l'auteur, alors employé à la rédaction de la *Presse*, était chargé du compte-rendu de la Cour du Recorder. L'idée lui vint un jour de faire son rapport en vers. La Cour siégeait jusque vers midi. Il fallait que le manuscrit fut livré vers une heure et demie de l'après-midi, afin de laisser le temps nécessaire à la composition et à la correction des épreuves avant la mise en page qui se faisait vers trois heures, pour l'édition du soir.

Rimer un rapport fidèle en aussi peu de temps, était une entreprise assez difficile pour valoir la peine d'être tentée. L'auteur voulait savoir si la chose pouvait se faire et, pendant trois jours consécutifs, la *Presse* publia, dans son édition du soir, le compte-rendu de la séance tenue l'avant-midi à la Cour du Recorder. Nous donnons ici les trois comptes-rendus en question.

Antime est mon prénom,
Antime du Sablon.
—Mon garçon, vous avez un beau nom de famille,
Que vous portez très mal ; vous le déshonorez.
—Moi, je n'en suis pas fier, car je suis un bon drille.
—Pour ce fait en prison un mois vous passerez.

Monsieur Nelson appelle Jean Paquette,
Hôte futur du grand hôtel Payette,
—Vous étiez ivre hier
Lui dit le Recorder.
—Votre honneur, vous savez, lui répondit l'ivrogne,
Hier c'était lundi ; lorsque l'on trime fort
Durant cinq jours entiers, dites qu'on n'a pas tort
Pour bien se délasser de se rougir la trogne.
L'argument est mauvais,
Et vous n'en pouvez mais,
Vous aviez le frisson, dites-vous pour défense,
Vous irez en prison pour au moins trente jours.

—Vous Mathilda Hardy, je vous connais, je pense.
Vous venez bien souvent et c'est donc vous toujours ?
Quant à vous, Flora Hart, vingt fois récidiviste,
Vous n'êtes pas de ceux qu'on prend à l'improviste ;
Toutes deux, vons traînez
Et vous vous pavanez
Sur le trottoir. Vous avez fait ripaille ;
Vous irez en prison pour gémir sur la paille,

Et vous y resterez pendant six ou neuf mois.
Je voudrais bien vous voir pour la dernière fois.
On vous connaît, ivrognesses flâneuses,
Quand vous voulez faire les matineuses,
Vous négligez de coucher dans vos lits,
Pour mettre fin à vos nombreux délits,
Je vais vous mettre à l'abri de la neige
Pendant neuf mois. Que le ciel vous protège.

Thomas Coughlin, bien qu'ayant trop goûté
A la boisson, s'en retourne acquitté

Paul Desjardins pintoche constamment,
Il sait jurer et sacrer joliment,
C'est un pochard très détestable, en somme,
Et Son Honneur, qui connaît bien son homme,
Lui dit : Mon cher, on vous voit trop souvent ;
Pendant six mois, ô mauvais garnement,
Vous gémirez sur cette paille humide
Qu'on met dans les cachots. Lui, d'une voix timide :
—Laissez-moi donc aller pour cette fois.
—Non, vous aurez encor six autres mois.

Puis comparait Marie-Louise Leclaire,
Elle n'est pas *claire* de son affaire ;
La pauvre fille est prise d'nn hoquet,
Et lourdement tombe sur le parquet.

Elle a trop bu : voilà l'épilepsie
Qui la saisit, lorsqu'une vieille *scie*
Vient déposer et conter ses méfaits :
Procès remis pour s'enquérir des faits.

Deux vagabonds ivrognes et flâneurs,
Vont en prison jusqu'au retour des fleurs.

Louis Gauthier, qui s'est grisé beaucoup,
Dit carrément qu'il n'a pris qu'un seul coup.
Il ne l'a pas mesuré dans un verre
Mais dans sa gorge et le juge a dit—Père
Il ne faut pas, à soixante-treize ans,
Trop se griser. Parmi les mendiants,
C'est un défaut qu'à peine je tolère,
Pour cette fois, vieillard, je vous libère.

—Vous, Jovite Meunier, ivre dans une rue,
Vous blasphémiez ; la police accourue
Vous dit ces mots : Au poste suivez-nous,
—Mon président, je vous prie à genoux,
De me lâcher. Suspendez la sentence.
Si vous me permettez de sortir aujourd'hui
Jamais en cette cour je ne serai traduit.
—Non, vous paierez deux dollars ou huit jours.
—C'est bien monsieur. J'm'en souviendrai toujours.

Thomas Gannon, assaut sur la police.
Doit aller en prison pour deux mois de service.
En travaillant à casser des moëllons,
Il est certain de trouver ces mois longs.

Jerry Murray se grise dans les cours ;
Les policiers vont lui porter secours,
Le Recorder lui fait une semonce,
Murray redit cette noble réponse :
Laissez-moi donc m'en aller, Votre Honneur,
La liberté : Voilà le vrai bonheur.

John Patrick Shaw était ivre à l'hospice
De Notre Dame. Un homme de police
Fut appelé pour rétablir la paix ;
Notre Patrick est très grand, très épais.
Il menaçait, proférait des blasphèmes,
Se trémoussait, lançait des anathèmes,
A coups de poings menaçait de briser
Les nez ce ceux qui voulaient l'apaiser.
Le policier hardiment vous l'accoste,
Vous le saisit et le conduit au poste.
—Vous n'allez pas, dit-il, me fourrer en prison,
Je sais que je suis gris ; en voici la raison :
Il n'est que minuit,
Policiers aigris.
Vous savez la nuit
Tous les *Shaw* sont gris.
Et voilà donc pourquoi *Shaw* hier
Ne parut pas en Cour du Recorder.

II

Sept prisonniers, tous plus ou moins pervers,
Ont comparu pour des crimes divers.
L'été n'est plus, et pour peu qu'on se saoûle,
Si, par hasard, sur le trottoir on roule,
Si l'on y dort un tantinet, toujours,
On est certain d'en avoir pour huit jours.
Le policier ne veut pas que l'on gêle :
Lorsqu'il fait froid, il redouble de zèle.
Ceux dont les nez par le froid sont rougis
Risquent toujours qu'il leur offre un logis.
Chaque passant lui parait un ivrogne,
Et, le toisant, il se dit : quelle trogne !
Sur le trottoir, s'il vous voit endormis.
Dans un cachot il vous a bientôt mis.

Michael Burns, ivre-mort dans la rue
Sur la faction tant de fois parcourue
Par le pas lourd d'un policier géant,
Hier au soir, a vu s'ouvrir, béant,
Le noir cachot et, ce matin, le juge,
Sans vaine phrase et sans vain subterfuge,
Dit : — Vous buvez sans rime ni raison ;
Allez-vous en pour huit jours en prison.

Joseph Girard, un vieillard irascible,
Dit que, longtemps, il a servi de cible
Aux quolibets, bien qu'il soit tout petit.
— Vous mendiez. — Oui. J'ai bon appétit.

—Mais vous buvez ?— C'est vrai ; je prends la goutte,
Lait des vieillards, qui m'aide sur la route.
— C'est mal à vous ; à soixante-seize ans
On vous a vu chicaner des enfants.
— Mon président, le gamin m'importune
Lorsqu'il me dit : P'tit homme dans la lune,
Moi je m'emporte et ma canne a beau jeu ;
Je voudrais bien vous y voir, sacrebleu !
— Allons, vieillard, votre cause est perdue,
Corrigez-vous. Sentence suspendue.
Si je vous revois,
Gare une autre fois
Tâchez d'aller chez monsieur Mazurette
Et d'y rester.

Vous, Gédéon Vermette,
Tous vos plaisirs ne sont pas innocents,
Car vous livrez des assauts indécents
Aux jouvenceaux, partout, jusqu'au théâtre.
Pour vous guérir de votre humeur folâtre,
Vous passerez quatre mois en prison.

Et vous John Scott, pour mettre la maison
De votre femme à l'abri du tapage,
Sous les verroux on vous tiendra bien sage
Pendant un mois.

Vous avez riboté,
Thomas Forest, vous avez tempété,
Pesté, juré, frappé sur une femme ;
C'était très mal et, pour cet acte infâme,
Vous nous paierez cinq dollars, ou sinon,
Vous passerez quinze jours en prison.

Mary Ann Brown, une veuve en délire,
A bu trop sec et dans sa tirelire
N'a plus d'argent.
Il est urgent
D'en prendre soin. Lasse de cette vie,
De se noyer elle a parfois l'envie.
Le tribunal l'enferme pour un an,
Puis aussitôt a lieu l'ajournement.

III

Napoléon Lachance âgé de vingt-sept ans,
Prétend s'être vengé de propos insultants ;
Il regrette d'avoir giflé son camarade.
On le condamne aux frais.

Pour une autre escapade,
Henry Wilson devant Son Honneur est traduit ;
Ivre sur le trottoir, il s'est très mal conduit.
Le Recorder l'acquitte et voici qu'on appelle
Un nommé Boroski dont l'âme n'est pas belle.

—Vous êtes un ivrogne, approchez Boroski,
Vous passez votre temps à boire du whiski.
Vous resterez un mois en prison sans rien boire.

Jean Trudel je connais votre piteuse histoire :
De tristes préjugés vous vous montrez imbu,
Contre la tempérance, et vous avez trop bu.
Vous êtes acquitté, car vous êtes malade.

Des époux Kerrigan la bruyante algarade
Attirait, l'autre soir, sur l'un des boulevards
Tous ceux qui voulaient voir des ivrognes bavards.
Le mari parle fort et la femme riposte
La police intervient et les amène au poste.
Ils sont très mal notés et le couple aux abois
Va passer en prison l'espace de deux mois.

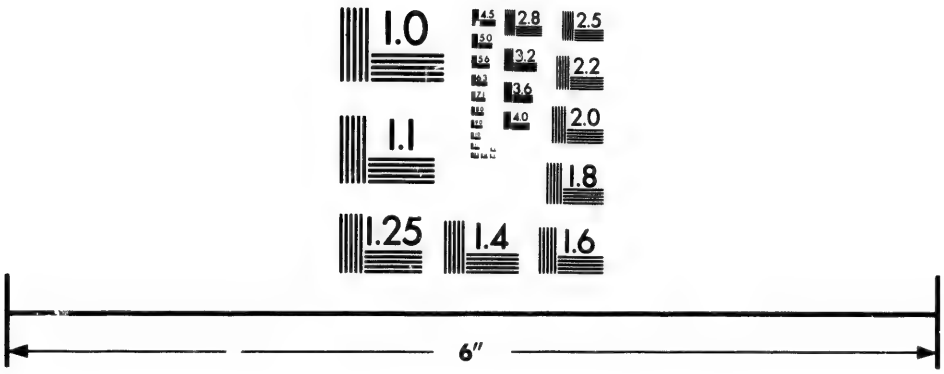
Madame Thomas Smith, en mise négligée ;
Dans un passage obscur hier s'est engagée,
Un brave policier, craignant pour sa vertu,
Survient, elle résiste, il eut été battu
Comme plâtre s'il n'eût arrêté la mégère,
Car madame a, dit-on, la main aussi légère
Que ses mœurs.—Vous irez, dit le juge, en prison
Pour deux mois, et, ma foi, je crois qu'il eut raison.

Marguerite Connor flâne à propos de bottes,
Et fait souvent de l'œil à ses compatriotes.
Dix dollars ou six mois, c'est raide, mais il faut
La guérir pour de bon de ce vilain défaut.

Thomas McGarity, assaut sur la police,
Va faire à la prison deux longs mois de service.

Maggy Chapman ira pour trois mois en prison
Ou paiera cinq dollars ; en voici la raison :
Elle était ivre hier, la police accourue,
La saisit par le bras, l'enlève de la rue.
Puis la fait *comparoir* devant le Recorder
Qui punit aujourd'hui tous les crimes d'hier.

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
1.8
1.0

UN PACTE TÉNÉBREUX.

AIR :—*Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans.*

Pour conserver sa candide innocence,
Fuyant jadis le monde corrupteur,
Frère Beaugrand, dès son adolescence,
S'improvisait clerc de Saint-Viateur.
Son premier pas *de clerc* fut une chute ;
D'anachorète il se fit *Juif-Errant* :
Et depuis lors, de culbute en culbute,
A la mairie est arrivé Beaugrand. (*bis*)

L'équerre un jour remplaça la férule,
Le froc avait fait place au tablier ;
Ce franc-maçon, dans sa chaise curule,
Nargue Trudel, qui semble l'oublier.
Quand Montréal acclama ce sectaire,
L'éclair jaillit de ton front fulgurant ;
Qui donc retient ta foudre. ô Grand Vicaire ?
Aurais-tu peur du franc-maçon Beaugrand ? (*bis*

Ce n'est pas toi qui nous l'as rendu maire.
Tu t'efforçais de nous le dégommer :
Comme il voulait rendre guerre pour guerre,
Tu commenças toi-même à t'alarmer :
— " Reste au Sénat, donne-moi la mairie,
" Tomber tous deux ce serait trop navrant ;
" Que l'*Etendard* protège la *Patrie*,
" Cela vaut mieux," te dit maître Beaugrand. (*bis*)

Défenseur né de notre *Chambre Haute*,
Trudel a dit que ce vaste entresol
Ne pouvait point contenir un seul hôte
Qui ne fut pas un possesseur du sol.
Mais, tout-à-coup, ce grand propriétaire
Est, sur ce point, devenu moins tranchant,
Et prise enfin les droits du prolétaire,
Plus haut encor que son ami Beaugrand. (*bis*)

O sénateur ! que devient ton beau zèle ?
Tu foudroyais les franc-maçons partout !
Est-ce Beaugrand, qui t'a pris sous son aile ?
Serait-ce toi qui lui pardonne tout ?
Est-ce intérêt ou charité chrétienne
Qui t'a soudain rendu si tolérant ?
Ménages-tu sa place où bien la tienne,
En pactisant avec maître Beaugrand. (*bis*)

Février 1885.

LES FESSIERS.*

AIR :—*C'est pas vrai.*

Un Canadien qu'est pas un homme,
A Fall-River, on le surnomme
Le fessier.
Ce sobriquet n'sent pas la rose,
Mais il communiqu'la névrose
Au fessier ;
Cet être, qui nous fait la guerre,
Très-souvent, par l'ami Ti-Pierre * *
S'est *fait scier.*
Lorsque Ti-Pierre vous l'arrange,
Il faut voir comm' la peau démange
Au fessier.

---

* A Fall-River, ce nom était donné, par dérision, aux rares Canadiens qui s'opposaient au mouvement organisé par leurs compatriotes, dans le but d'obtenir un prêtre de leur nationalité pour leur église de Notre-Dame de Lourdes. On sait que ces derniers ont obtenu gain de cause à Rome.

* * Nom de plume de l'un des collaborateurs du journal l'*Indépendant.*

Il est facile à reconnaître,
Il écoute par la fenêtre,
Le fessier.
Son chapeau qui m'fait toujours rire,
Comme un accordéon s'étire.
Le fessier
Porte une chevelure inculte,
Et s'occupe beaucoup du culte,
Pour nous scier.
Quand pour combattre on entre en lice,
Il nous montre, en criant " Police,"
Son fessier.

Il marche comme une écrevisse,
Et met bientôt hors de service
Son fessier;
A reculons dans son ornière,
Il place sans devant derrière
Son fessier;
Au lieu d'vend' du rhum ou d'z'épices,
S'il y trouvait des bénéfices,
Le fessier
Vendrait bien son compatriote.
Il vendrait mêm' de sa culotte,
Le fessier.

Chez nous, resterons-nous les maîtres ?
—Non, repondent d'ignobles traîtres,
[Des fessiers.]

Lorsque la paroisse proteste,
On fait signer un manifeste
Aux fessiers ;
Onze cafards signent la liste,
Prouvant que chez-nous il existe
Onz' fessiers,
Dont cinq de la même famille ;
On n'peut pas dire que ça fourmille,
Les fessiers.

Une chose les scandalise :
C'est qu'on ne livre pas l'église
Aux fessiers.
Or, les *Canadiens* de l'Irlande
Accepteraient, bien sûr, l'offrande
Des fessiers.
Ces contempteurs de notre race
Installeraient à notre place
Les fessiers.
Si nous voulions les laisser faire,
Mais mieux vaut laisser dans leur sphère
Les fessiers.

Fall-River, Septembre, 1885.

C. MOI.*

Qui signe la chronique ?
C. Moi ;
L'écrivassier cynique,
C. Moi,
L'ergoteur exotique,
C. Moi,
Le Bouffon politique,
C. Moi.

L'insulteur, qui sans honte
S'aime, oit
Ce qu'on dit sur son compte.
Du doigt,
On me montre ; mon ire,
A froid,
S'exhale et mon délire
S'accroit.

---

* Nom de plume d'un collaborateur du *Pionnier de Sherbrooke.*

Je produis la disette
D'emois ;
Nul ne lit ma gazette
Sept mois.
Mes traits, qu'une mazette
Sème, ouais !
M'ont valu la rosette
Des niais.

Le mouchard sans vergogne,
C. Moi ;
Clerc en sale besogne,
C. Moi ;
Celui qui prête à rire,
C. Moi ;
Qui ne sait pas écrire ?
C. Moi.

Entrepreneur de haines,
Cagot,
Rabâcheur de rengaines,
D'argot.
Je livre à tous ma plume
D'oison,
Laquelle est, je présume,
Poison.

Pour engueuler à gages,
Dire "Ouf"
Gâcher des commérages,
Du Pouff,
Distiller fiel et bave,
Ma foi,
S'il est un bon esclave
C. Moi.

SPA LUI.

POUR UN CLUB DE RAQUETTE.

(PARODIE.)

Un canadien errant,
Raquetteur enragé,
Arpentait en courant
Notre sol enneigé.

A rester inactif,
Disait-il en marchant,
L'homme devient poussif
S'il ne devient méchant.

Lorsque la neige étend
Son beau tapis mœlleux,
L'écho redit le chant
Du clubiste joyeux.

Qui, la raquette au pied,
Avec ses compagnons
Marche comme un troupier
A travers les vallons.

En costumes brillants,
Nous bravons les frimas ;
Les crissaux scintillants
Gémissent sous nos pas.

Lorsque, le nez au vent,
La cohorte s'ébat,
Sur l'édredon mouvant
La raquette s'abat.

Ottawa, janvier 1888.

IL NE M'ABREUV'RA PAS

AIR : *Il ne reviendra pas.*

Il m'abreuvait, il m'app'lait sa vieil' branche,
Et, vieux pochard, je n'empruntais qu'à lui,
Qu'il était beau quand, le poing sur la hanche,
Il me disait : Veux-tu boire aujourd'hui !
Un jour, hélas ! la dèche impitoyable
Vint *subito* l'arracher de mes bras ;
Pour étancher ma soif épouvantable,
J'ai vidé son gousset, il ne m'abreuv'ra pas ! (*bis*)

Il était gras, jamais plus belle trogne
N'avait lancé rayons plus fulgurants ;
J'aimais à voir sa figure d'ivrogne
Lorsqu'il versait le whiskey par torrents.
J'ingurgitais, éponge insatiable,
Je le suivais, m'attachant à ses pas,
Même aujourd'hui, je le suivrais au diable.
J'ai vidé son gousset ; il ne m'abreuv'ra pas ! (*bis*)

Sans pintocher il faudra que je crève,
De vivre à jeun j'entrevois le danger ;
Les mastroquets se sont tous mis en grève
Je voudrais boire et l'on m'offre à manger.
S'il advenait qu'une âme charitable
Put me fournir le prix d'un bon repas,
Je l'consommerais en bon whiskey potable.
J'ai vidé son gousset ; il ne m'abreuv'ra pas ! (*bis*)

CHANT D'UN DÉPUTÉ

NOUVELLEMENT ÉLU

AIR :—*La bonne aventure, ô gué.*

Je suis un âne bâté
D'la Législature ;
On m'a pris pour député
Funeste aventure !
Ah ! que ne suis-je resté,
Malgré la majorité,
A fair' d'la culture,
Oh gué !
A faire, d'la culture !

Maint'nant faut qu'j'aille à Québec
Fair' comme les autres,
Assister aux pris' de bec
D'un tas de bons apôtres.

Chacun f'ra son boniment,
Et j'choisirai l'bon moment
D'applaudir les nôtres,
Oh gué !
D'applaudir les nôtres.

Les électeurs d'mon comté
Auraient dû m'connaître ;
Si c'n'était qu'l'indemnité
J'les enverrais paître.
Je les ai payés comptant
Et, si j'trouve le prix coûtant,
J'les vendrai peut-être,
Oh gué !
J'les vendrai peut-être.

L'ARMÉE DU SALUT

AIR : *En revenant de la revne.*

Nous somm' de joyeux salutistes,
De ridicul' dignes objets ;
Nous nous déguisons en artistes
Pour sauver les mauvais sujets.
Afin d'pouvoir manger c'te croûte,
Nous faisons du bruit sur la route
Et tous les mauvais garnements
Entend' le son d'nos instruments.
Chacun de nous doit chanter,
Gesticuler, sauter,
Battre la caisse à tour de bras,
Gueuler et fair' des embarras ;
Quand on n'est pas dans l'ton,
Le cornet à piston,
De ses notes d'airain
Couvre nos voix et l'tambourin.

Refrain :—Faux et bruyants,
Nos concerts ennuyants,
Pour sauver l'z'incroyants,
Font des merveilles.
Dans l'noble but
D'prélever un tribut,
Nous leur cornons l'salut
Dans les oreilles.

Cell' qui n'peuv' pas dev'nir épouse,
Parmi les blond' fill' d'Albion,
Endosseront not' rouge blouse
Et coifferont not' capuchon.
Nous avons peu d'succès en France,
Où l'on s'occupe peu d' l'*appat rance.*
De nos corps expérimentés,
Où nos concerts sont peu goutés.
On y traite en paria
L'trombone alleluia;
Les capitaines en jupon
N'y remport' jamais le pompon.
Nos boniments, nos cris
De guerre et nos écrits
Font rire les Français
Sans nous assurer le succès.

Faux et bruyants,
Nos concerts ennuyants,
Pour sauver l'z'incroyants,
Font des merveilles.

Dans l'noble but,
D'prélever un tribut,
Nous leur cornons l'salut
Dans les oreilles.

Cependant la vieille Angleterre,
Où nous logeons notre arrièr'-train,
De subjuguer toute la terre,
Voit not' général *Booth-en-train.*
L'Anglo-Saxon nous fait des rentes
Et nos cohortes délirantes,
Enfourchant le nouveau dada,
S'abattent sur le Canada.
De sermons bien munis,
Dans les Etats-Unis,
Avec un grand bruit de chaudrons,
Nos troupiers ont fait bien des ronds.
Chez ces peuples bernés,
Nous sommes casernés
Et, pour les dégourdir,
Nous achevons d'les assourdir.

Faux et bruyants,
Nos concerts ennuyants,
Pour sauver l'z'incroyants
Font des merveilles.
Dans l'noble but
D'prélever un tribut,
Nous leur cornons l'salut
Dans les oreilles.

Montréal, août, 1888.

INDEX DE LA TROISIÈME PARTIE

(Chacune des parties de cet ouvrage a son index particulier indiquant les pages des matières qu'elle contient.)

C'est léger - - - - - - - - - - - - - - - - 163
C'est assez - - - - - - - - - - - - - - - - 189
C. Moi - - - - - - - - - - - - - - - - - 255
Chant d'un député - - - - - - - - - - - - 262
Dans le bois - - - - - - - - - - - - - - 187
Déridéra - - - - - - - - - - - - - - - - 196
En correctionnelle - - - - - - - - - - - 240
Il ne m'abreuv'ra pas - - - - - - - - - - 260
L'armée du salut - - - - - - - - - - - - 264
La Lizette de l'*Etendard* - - - - - - - - 169
La Blague - - - - - - - - - - - - - - - 205
La loi des licences - - - - - - - - - - - 208
La cavalcade - - - - - - - - - - - - - - 215
La Kermesse - - - - - - - - - - - - - - 221
La Métaphysique - - - - - - - - - - - - 218
La paillasse à tout l'monde - - - - - - - 228
La plaque de Saint-Henri - - - - - - - - 224

La commission royale - - - - - - - - - - - - 234
L'affaire Charlebois - - - - - - - - - - - - 237
Le Castor - - - - - - - - - - - - - - - - - 172
Les francophobes - - - - - - - - - - - - - 175
Les feuilletons - - - - - - - - - - - - - - 180
Les p'tits minteaux - - - - - - - - - - - - 192
Les vingt-deux millions - - - - - - - - - - 201
Le tournoi - - - - - - - - - - - - - - - - 231
Les fessiers - - - - - - - - - - - - - - - 252
Mufle, souviens-toi - - - - - - - - - - - - 213
Nos grands hommes - - - - - - - - - - - - 194
Pif ! paf ! - - - - - - - - - - - - - - - - 177
P'tit Baptiste - - - - - - - - - - - - - - 199
Pétrarque et Laure - - - - - - - - - - - - 211
Pour un club de raquette - - - - - - - - - 258
Rantamplan - - - - - - - - - - - - - - - - 166
Troupe innocente - - - - - - - - - - - - - 239
Un pacte ténébreux - - - - - - - - - - - - 250
Zut - - - - - - - - - - - - - - - - - - - 184